

L'ÉLEPHANTE N'EST PLUS.

Par Isabelle Nappez

C'était un jour d'avril 1968, un ciel clair, parsemé de quelques nuages à l'horizon. Un jour où il n'y avait pas école car maman nous avait laissé dormir. Les paroles inaudibles échangés entre elle et papa m'avaient réveillée ce matin-là. Peut-être parlaient-ils du monsieur qui avait désobéi. La veille, un homme noir qui s'appelait Martin s'était fait tirer dessus dans sa chambre d'hôtel. Papa nous avait expliqué que c'était pour ses idées, que beaucoup de gens n'étaient pas d'accord avec lui, il bousculait la société.

Trois jonquilles volées dans le champ du voisin au retour de la gymnastique trônaient au milieu de la table à manger. Cette dernière était couverte d'une nappe rouge décorée de poules et de lapins brodés que maman avait sorti comme chaque année à la même période. Son geste marquait le début des vacances et laissait présager d'une journée dédiée à la décoration des œufs.

Le pot de confiture maison aux groseilles était bien entamé et il ne restait que deux tranches de fromage sur une assiette au milieu de la table. Ivana, encore endormie, la tête dépassant à peine son assiette picorait de petits morceaux de pain. Vendula terminait sa tartine de saucisson et moi je les observais. Le poste de radio était enclenché. Une voix monotone féminine avait conclu son récit en nous souhaitant une bonne journée. Maman, le tablier noué autour de la taille, la mine sérieuse, s'affairait à la confection de sandwiches. « Les cornichons c'est pas bon. » s'exclama Ivana pour rappeler à Maman de préparer un en-cas spécialement pour sa fille cadette. Elle le savait. Malgré sa froideur et sa distance physique à notre égard, maman connaissait bien les goûts et les besoins de ses trois filles et de son mari. Elle veillait à ne pas décorer de cornichons les plats d'Ivana, mettait une attention particulière à choisir des morceaux de viandes sans gras pour Vendula et encore à préparer un strudel sans raisins secs pour moi. Papa lui, c'était des plats très chauds qu'il voulait.

Aussi loin que je me souviens, je n'ai jamais vu mes parents échanger de gestes de tendresse devant nous. Ou peut-être si, une fois, alors que nous nous étions trouvés à la maternité. Après plusieurs heures d'attente dans une petite salle aux murs blancs nus, dont seuls les vieux rideaux bleus aux fleurs orange et brunes apportaient un peu de gaieté, une infirmière était entrée et s'était écriée, un sourire aux lèvres : « C'est une fille ! ». Papa, calé dans un fauteuil aux pieds métalliques, la posture droite, n'avait pu contenir la joie qui s'était déployée sur son visage, trahissant

ainsi son allure rigoureuse et digne. D'un mouvement franc, il s'était levé pour suivre l'infirmière. Vendula et moi lui avions emboité le pas machinalement. Maman, assise dans un lit, avait le regard plongé dans celui de notre petite sœur Ivana. Papa, d'un geste timoré s'était penché vers les deux êtres pour leur déposer à chacune un baiser sur le front.

Deux valises en tissu attendaient au milieu du salon. Pendant que maman s'activait dans la cuisine, en nous demandant de rapidement terminer nos assiettes entamées, Papa s'agitait dans son bureau. Il sortit et lança : « On y va. ». Maman lui tendit un sac en toile et trois bouteilles d'eau en verre. Elle se retourna vers sa place de travail qui au-delà de la fenêtre faisait face au jardin. L'espace de quelques secondes, ses yeux s'immobilisèrent sur la cabane à oiseaux qui dominait le jardin. Elle inspira profondément, contint l'air dans ses poumons, dénoua son tablier pâle et le jeta sur le bord de l'évier. Ivana ne dut même pas terminer son assiette. Maman me demanda d'aller chercher sa peluche préférée qui somnolait sur son lit ainsi que mon livre favori. Je vins rejoindre mes deux sœurs sur la banquette arrière de l'auto. Pendant que maman s'assurait que nous étions bien installées, Papa ferma le coffre de la voiture après y avoir déposé les deux valises et le sac à pique-nique. Maman s'assit devant et Papa la succéda. Ils échangèrent un rapide coup d'œil, maman hocha subtilement la tête et Papa tourna la clef du contact. La voiture ronronna puis se mit en mouvement.

Malgré plusieurs arrêts au bord de la route, les astuces de maman pour nous divertir et les siestes, le voyage fut long. C'était la première fois que nous partions, les cinq, visiter un autre pays. Il y avait des drapeaux rouges à croix blanches suspendus aux rebords des fenêtres ainsi que de plus petits dessinés à l'arrière des voitures. J'avais dix ans au moment où je suis arrivée dans cette ville. Les yeux grands ouverts, j'observais chaque élément du panorama qui défilait. Comme sur la carte postale que l'oncle George m'avait envoyé pour mon anniversaire, il y avait un lac et des montagnes en décor de fond. Un grand bateau blanc regagnait le rivage. Sur le quai, les arbres alignés à distance égale arboraient une tunique d'un vert foncé. Un petit garçon faisait signe de la main aux passagers du bateau qui lui retournaient son geste. Un marchand de glaces avait attroupé quelques passants pendant que d'autres poursuivaient leur ballade. C'était comme l'oncle George l'avait dit, c'était beau et l'idée qu'il allait nous faire visiter la région me réjouissait.

En dépit des heures de conduites enchaînées, le visage de Papa semblait moins crispé et son front redevint plus lisse. Quand à Maman, elle avait l'air détendu. Enfin, nous arrivâmes devant la maison de l'oncle George. Avant même que nous fûmes sortis de la voiture, l'oncle George et sa femme Jitka avaient déjà dévalé le perron. Dans une étreinte franche, Papa et George se rencontrèrent. « Bienvenu, bienvenu ! » répéta-t-il. « Vous verrez, vous serez bien ici ! ».

Pendant une dizaine de jours, nous vécûmes au rythme des vacances. Les journées se succédèrent sans se ressembler. Avec oncle George nous allions nous baigner au lac ou faire du pédalo alors qu'avec tante Jitka on se promenait en forêt. Un jour, elle nous emmena visiter le zoo de Zurich et pour la première fois je découvris un éléphant.

Aujourd'hui, nous sommes le 3 mai 2016 et le ciel est dégagé. J'attends le bus en feuilletant les pages du 20 Minutes. Un titre retient mon attention : *Mort d'une éléphante de 49 ans au zoo; L'éléphante Druk était le plus vieux mammifère du zoo zurichois. Elle était arrivée en 1968 à l'âge de 15 mois.*

C'est bien des années plus tard que j'ai compris pourquoi Maman et Papa, ce jour d'avril 1968, avaient pris la direction de la Suisse pour un aller simple. Papa, Maman, Vendula, Ivana et moi avions fui notre pays pour venir vivre ici. Quelques mois plus tard cette même année, les troupes du pacte de Varsovie envahissaient la Tchécoslovaquie.